

Marco Libro

LA LISTE ORANGE



www.marco-libro.fr

Marco Libro

LA LISTE ORANGE

<http://www.marco-libro.fr>

1 / Motards

À Sète.

L'homme porte une combinaison noire de motard, un casque intégral sur la tête. Il vient d'envoyer un texto :

“Prépare-toi”.

Il court vers un complice qui l'attend quelques mètres plus loin, assis sur sa moto, dans une tenue identique. Sa voix est à peine audible.

— Le portail s'ouvre.

Il range son téléphone portable dans la poche droite de son blouson.

— Monte, vite ! dit le pilote de la moto.

L'homme grimpe sur la place arrière de la grosse cylindrée et abaisse la visière de son casque. Pendant qu'il s'installe, le cliquettement du démarreur électrique résonne dans l'impasse des Tamaris où ils

s'étaient dissimulés. Le pilote ne pousse pas les gaz. Il ne donne aucun coup d'accélérateur bruyant pour lancer le moteur, comme le font souvent les propriétaires de gros cubes. Il enclenche la première, le claquement caractéristique de la marque de moto se produit. Il relève doucement la poignée d'embrayage. Le coup d'accélérateur se veut très discret. La moto avance au ralenti jusqu'à l'intersection avec la rue Jean Vilar. Juste à ce moment, à une vingtaine de mètres plus loin, une Mégane coupé bleue sort d'une villa, vitre de la portière abaissée. Le portail automatique se referme lentement après que la voiture a franchi le seuil. Une femme, seule dans la voiture, conduit.

La filature commence.

Le passager de la moto introduit sa main droite dans son blouson dont la fermeture Éclair est à demi-ouverte.

Séverine Marsat se rend à son dernier rendez-vous de permanence programmé sur son agenda : une rencontre avec le représentant des vignerons coopérateurs de l'Hérault. En tant que petite fille de viticulteur et députée ayant participé aux travaux sur la reconversion du vignoble en agriculture biologique, elle est l'interlocutrice compétente qui saura utiliser ses atouts : sa position actuelle d'élue de la République, des relations dans la Commission européenne, une bonne connaissance du terrain... Cette femme expérimentée, proche de certains ministres, maîtrise parfaitement son dossier. L'entrevue ne devrait pas durer trop longtemps, d'autant moins que sa collaboratrice a bien préparé le dossier.

Après cet entretien, le temps des vacances sera enfin là, bienvenu. La saison parlementaire aura été

riche et mouvementée, comme il se doit. Pas toujours facile de se faire entendre dans l'assemblée, que l'on soit de la majorité présidentielle ou non et surtout quand on est une femme. Mais tout ne se joue pas dans l'hémicycle.

Par habitude, elle conduit sa voiture prudemment : les rues du mont Saint-Clair sont étroites, certaines très pentues. Le croisement d'une voiture et d'un véhicule de plus gros gabarit peut s'avérer délicat, surtout quand ce dernier est prioritaire, dans le sens de la montée.

Le fond de l'air est doux, le ciel azuré est totalement dégagé.

Elle actionne la commande pour décapoter son cabriolet. En ce milieu de matinée, les embouteillages se sont dissipés. La circulation est fluide. Elle ne mettra pas longtemps pour se rendre à son bureau. Elle ralentit au rond-point de la rue Jean Vilar et se dirige vers la Grande Rue Haute pour laisser passer une camionnette blanche, dont la conductrice semble indécise. Par prudence, elle stoppe sa voiture à embrayage automatique au niveau du panneau "cédez-le-passage" et garde son pied droit sur la pédale de frein. La capote est maintenant totalement repliée. Le soleil inonde l'habitacle. Sa luminosité matinale l'oblige à plisser les paupières. Elle profite de cet arrêt pour chercher ses lunettes de soleil dans son sac à main posé sur le siège passager.

Finalement la conductrice de la camionnette opte pour continuer tranquillement sa route sur le rond-point. Séverine Marsat, respectueuse du code de la route, la laisse passer. Une moto de grosse cylindrée s'arrête à sa hauteur. Elle la remarque à peine. Elle a

trouvé ses lunettes et en déplie les branches. Son geste est interrompu au son d'une détonation. Elle s'affale sur le siège passager, à peine retenue par la ceinture de sécurité, foudroyée par la balle qui lui a traversé le crâne. Dans la demi-seconde qui suit, une seconde déflagration fait vibrer l'air encore tiède du matin.

Le motard démarre immédiatement, mais sans précipitation. Il va se perdre dans le dédale des rues de "l'Île Singulière"¹. Le cabriolet, aidé par la pente descendante, repart automatiquement. Lentement. Il termine sa course en percutant le muret bordant la Rampe des Arabes, dans un bruit de tôles froissées et de plastique cassé.

Deux secondes auront suffi aux assassins pour commettre leur crime et s'enfuir.

1 "Île Singulière" : autre appellation de Sète donnée par Paul Valéry.

2 / Appel au 17

Amélie de Saint-Hilaire est responsable du centre d'information et de commandement, le CIC, qui réceptionne les appels reçus au 17. Elle a dépêché un équipage de Police-Secours suite à l'appel d'un cycliste nommé Pierre-Yves Francignon qui a signalé un accident de voiture à Sète et une personne certainement morte à l'intérieur.

Elle a prié celui-ci de bien vouloir rester sur place le temps que les enquêteurs arrivent et l'a informé qu'il serait certainement interrogé sur les circonstances de cet accident.

Dès son arrivée sur place, le brigadier de police Janice Berthauld, chef de bord, téléphone son premier compte-rendu :

— Amélie, on est bien en présence d'une personne décédée dans une voiture... Mais elle n'est pas morte n'importe comment...

— Dis-moi ?

— À première vue, deux petits trous : l'un sur le front, au niveau de la racine des cheveux ; l'autre à environ cinq centimètres, sur la tempe gauche, devant l'oreille. Cette femme a été froidement abattue. L'assassin a pris soin de bien achever son œuvre. Nous n'avons rien touché, bien sûr, pour que la "Scientifique" puisse travailler correctement.

— O.K. ! Merci Janice. Reste sur place avec Benoît. Je vous envoie du renfort.

— Deux agents de la municipale sont déjà là pour régler la circulation et sécuriser les lieux. Ils étaient en patrouille dans le coin et sont arrivés juste après que le témoin a appelé. Il leur a signalé qu'il nous avait déjà avertis. J'ai prévenu la procureure Dumesnil.

— Très bien, je vous envoie l'IJ².

Après quelques minutes, Amélie de Saint-Hilaire rappelle sa collègue sur place :

— La procureure a fait savoir qu'elle a dessaisi la DDSP³ de Montpellier et a confié l'enquête à la CSP de Sète⁴. Le commissaire divisionnaire, Albin Chalmar, a chargé le groupe "CRIM A" de l'enquête. C'est le commandant Christophe Bourguignon qui mènera les investigations.

2 IJ : service de l'Identité Judiciaire.

3 DDSP : Direction Départementale de la Sécurité Publique.

4 CSP : Circonscription de Sécurité Publique.

3 / Christophe Bourguignon

À cinquante-quatre ans, Christophe Bourguignon n'est plus tout-à-fait dans la force de l'âge mais dans celui de la puissance de l'expérience. Une formidable énergie émane naturellement du quinquagénaire, irradiant tous ceux qui l'entourent. Du haut de ses deux mètres, le personnage a un côté gargantuesque ; image renforcée, pour ceux qui le connaissent, par un appétit proportionnel à son généreux embonpoint comparable à celui de certains sumos suralimentés. Il faut ajouter à cela un dynamisme hors du commun, un caractère de cochon pour ses détracteurs ou une inébranlable détermination pour les autres, le tout assorti d'une éloquence et d'une force de conviction sans pareilles. Le bonhomme au visage replet porte une barbe coquettement entretenue, depuis une demi-douzaine d'années, durée actuelle de sa troisième période de célibat légalisée par une décision de justice des affaires familiales.

Il porte toujours une tenue dans laquelle il se sent le plus à l'aise : chaussures bateau ou mocassins, pantalons de toile beiges ou gris, vestes en lin de couleur sable blond ou ivoire. Il y a longtemps qu'il a laissé ses cravates au vestiaire, en raison de la clémence de la météo occitane littorale. Pour lui, ce n'est pas l'apparence qui fait l'homme et encore moins un bon flic. S'il se pose en fervent défenseur de la loi, il se moque des conventions qui voudraient standardiser les apparences.

Le jeune gardien de la paix Benoît Duparc porte fièrement son uniforme. Il est de faction devant la scène de crime et ne connaît pas encore le commandant : c'est sa première journée à Sète, où il vient d'être affecté. En voyant arriver Bourguignon et sans que ce dernier ne demande quoi que ce soit, le jeune fonctionnaire de police soulève le ruban de sécurité pour lui faciliter le passage. À peine un regard aura suffi. Bien qu'il soit en civil et qu'il n'ait pas mis son brassard de police, le commandant n'a pas eu besoin de se présenter : sa prestance de seigneur médiéval et son autorité naturelle constituent son passeport. Il est suivi par le capitaine Jérémy Turcain, au physique bodybuildé et par le longiligne brigadier Sébastien Lambert. Ceux-ci présentent leurs cartes de police au planton qui les laisse passer, d'un air entendu. Ils remontent la rampe des Arabes.

La voiture décapotable a heurté le muret de protection du côté droit et s'est immobilisée en travers de la route. À première vue, le pare-chocs et l'aile avant droits sont légèrement endommagés et le clignotant est cassé. La portière du côté du conducteur est ouverte.

Une personne en combinaison blanche s'affaire sur le corps de la victime étendu sur les deux sièges avant : Louise Pelletier, médecin légiste, est déjà sur place. Elle observe la femme brune aux cheveux longs et raides qui gît sur les sièges avant, la bouche à moitié ouverte. Ses yeux bleus fixent un point d'horizon indéterminé. Son visage est resté figé dans une expression d'étonnement, sans présenter un rictus de souffrance. Elle porte des boucles d'oreilles ornées d'un pendentif en forme de dauphin, un collier en or et deux bracelets au poignet droit. Sa robe droite d'été découvre élégamment ses épaules et ses jambes au-dessus des genoux. Le bleu profond du tissu contraste avec la blancheur de sa peau qui n'a pas encore été exposée au soleil. Louise Pelletier ausculte la tête de la victime et avec une attention plus soutenue les orifices d'entrée laissés par les deux balles.

— Alors, qu'est-ce qu'on a ? demande Christophe Bourguignon, d'une voix sèche et claquante.

— Bonjour, commandant ! répond-elle, sans le regarder, nullement impressionnée.

Elle a élevé doucement la voix sur la fin du premier mot comme si elle s'adressait à un enfant qui ne maîtriserait pas encore les bases essentielles de la politesse.

Il n'est pas touché par ce ton réprobateur et un peu moqueur. Vu l'âge et la position hiérarchique du policier, cela aurait pu s'apparenter à une certaine forme d'impertinence... si elle n'avait pas été sa nièce. Il réduit sa question au strict nécessaire en esquissant un quart de sourire et en hochant légèrement la tête en arrière.

— Alors ?

Elle sait que son oncle n'a pas eu une enfance des plus tendres, qu'il s'est un peu construit lui-même, et qu'il a fait un choix crucial, à un moment difficile de sa vie où il pouvait basculer de l'autre côté. S'il n'a pas intégré tous les codes conventionnels de vie en société, elle sait qu'il y a en lui, un peu dissimulé certes, un homme bon et généreux, mais brisé par l'attentat du treize novembre dans lequel son fils aîné a laissé la vie. Elle lui pardonne volontiers son côté bougon et un peu ours, tant l'affection cachée qu'il lui porte, hors du contexte professionnel, est douce et sincère.

Elle se relève et lui fait face en enlevant sa charlotte et en abaissant son masque respiratoire.

Louise Pelletier est une jolie trentenaire aux cheveux ondulés et soyeux d'un discret blond vénitien, élégamment ramassés derrière la tête, aux yeux couleurs de lagon, au nez fin et droit, à la bouche bien dessinée. Un modèle parfait de visage pour Botticelli, si le peintre vivait encore.

— Deux balles. Elles ont traversé le crâne sans faire trop de dégâts à la sortie. Donc, je dirais un petit calibre : du 7.65. Si l'on considère que la victime conduisait, elle a dû tourner la tête vers son agresseur qui lui a logé une première balle dans le front, pratiquement à bout touchant vu les traces de brûlures. Cette balle a traversé le crâne et s'est fichée dans la garniture de la portière droite. Puis il lui en a tiré une seconde dans la tempe pour assurer son coup. Il y a un trou dans le siège, sous la tête de cette femme. Il a dû

attendre une seconde, deux au maximum, le temps que le corps s'affaisse et se stabilise sur le siège passager. Des lunettes de soleil sont sur le plancher, probablement les siennes.

— Du 7.65 ? Petit calibre. D'habitude, c'est plutôt du 9 mm qui est employé, pour des règlements de comptes !

— Je ne suis pas spécialiste en assassinats !

— Elle conduisait... ? Elle n'a pas été tuée en roulant, demande Bourguignon.

— Probablement pas. Elle s'est certainement arrêtée au niveau du panneau "cédez-le-passage". C'est là qu'elle a été tuée. Puis la voiture a glissé vers la rambarde.

— Son identité ?

Je ne sais pas. Mais une bandoulière de sac à main dépasse du corps. J'ai pris toutes les photos et les mesures. Il me faudrait que quelqu'un vienne m'aider à soulever légèrement la victime. Je pourrai ainsi le récupérer.

— Voilà un job pour le capitaine Turcain. Allez mon garçon ! Aidez-cette jeune femme à rehausser ce corps !

— O.K. boss !

Visage aux muscles des mâchoires saillants, sourire conquérant, le capitaine Turcain porte toujours des tenues qui mettent en valeur sa musculature travaillée, son superbe tatouage de dragon qui s'enroule autour de son avant-bras, le diamètre avantageux de ses biceps qu'il entretient régulièrement à la salle de sport. Il néglige l'utilisation des ascenseurs au profit des escaliers et surveille du mieux qu'il peut son alimentation légèrement surprotéinée. C'est un garçon affable, malgré

une petite tendance narcissique, quelquefois un peu moquée par son entourage.

Il enfle des gants puis soulève délicatement, respectueusement, la tête et les épaules de la victime, aidé par Louise Pelletier.

— Pendant ce temps, Lambert, appelez le central pour vérifier le nom du proprio de ce carrosse, histoire de savoir si c'est bien à cette princesse déchue qu'il appartient, ordonne le commandant.

— O.K. boss !

Bourguignon sort une boîte de cachous Lajaunie de sa poche. Il en fait pivoter le fond et tapote sur le couvercle pour faire tomber deux minuscules pastilles noires et carrées dans sa main gauche qu'il porte immédiatement à sa bouche.

— Voilà le sac. Un "Gucci", pas n'importe quelle marque ! dit Louise en le montrant à son oncle.

Il tend la main, mais elle retient son geste.

— Tss-tss, commandant ! Les gants ! Les gants ! le reprend-elle d'un ton espiègle, en lui souriant.

Il hoche la tête en levant les yeux au ciel et enfile la paire que lui tend le capitaine Turcain.

Après avoir renversé le contenu du sac dans une caisse en plastique que lui présente la légiste, il commence l'inventaire du portefeuille.

— Voilà... Carte d'identité, téléphone portable, permis de conduire... Carte bancaire... Carte vitale... Les photos sont bien celles de la victime... Carte nominative de circulation ? Nom de Zeus ! Séverine Marsat... Je ne l'avais pas reconnue, remarque, vu l'état de la dame ! Ça s'annonce chaud-patates !

Il reprend un cachou. L'idée d'une cigarette lui a traversé l'esprit mais il la réfrène immédiatement. Déjà quatorze jours sans tabac, sans même un petit cigare, son péché mignon... Il faut qu'il tienne.

Louise lui remet un dossier trouvé sous le sac de la victime intitulé "viticulteurs".

— Le cabriolet appartient bien à la victime, boss ! annonce Sébastien Lambert. Elle habite à deux cents mètres d'ici, dans la rue Jean Vilar.

— Ouais. J'informe la procureure Dumesnil.

Le commandant du groupe "CRIM A" compose le numéro du parquet. Son interlocuteur lui indique que le substitut est déjà en route et qu'il ne devrait pas tarder à arriver sur les lieux.

En effet, un peu plus bas, un homme en costume noir passe sous le ruban de rubalise soulevé par le jeune gardien de la paix. Bourguignon reconnaît Pierre Lemonnier. Il va à sa rencontre et lui tend la main

— Bonjour, monsieur le substitut.

— Bonjour, commandant. Madame la procureure m'a délégué pour ce matin. Qu'est-ce que l'on a ?

Le policier l'informe des premiers éléments de l'enquête. Le magistrat veut constater les faits de visu. Les agents de la police technique et scientifique sont à l'œuvre. Bourguignon les interpelle :

— Il faut retrouver les douilles. Et cherchez toutes les autres traces possibles autour du panneau "cédez-le-passage" : empreintes de chaussures, traces de pneus, résidus de terre ou de poudre... Vous connaissez votre boulot !

Bourguignon conduit le substitut à la voiture accidentée. Pierre Lemonnier prend son temps, pour bien

observer la scène. Il contemple la victime d'un air compatissant, comme s'il voulait se recueillir.

— O.K. commandant. C'est une sale affaire, on dirait. En plus, une députée. Il va falloir nous tenir au courant à chaque avancée de l'enquête. Vous en référerez directement à madame la procureure Dumesnil.

— Comptez sur moi.

— Pas de journaliste ?

— Pas pour l'instant, monsieur le substitut. Le quartier est calme, on n'a vu passer personne.

— C'est bien comme cela.

— Je suis bien d'accord avec vous. On enquête plus sereinement quand la presse ne s'en mêle pas.

— Je vais relater cette affaire à madame la procureure Dumesnil. Au revoir, commandant.

4 / Témoin de loin

Christophe Bourguignon raccompagne le substitut puis rejoint Pierre-Yves Francignon, le cycliste qui a appelé Police-Secours. Il patiente en dehors de la zone de délimitation des investigations. Cheveux courts sel et poivre, le visage fin presque tranchant, le regard noir, l'allure athlétique, il affiche une cinquantaine sportive. Il est assis sur le muret, en appui sur ses bras tendus en arrière. Son équipement est complet : casque, lunettes de protection, maillot technique, gants, cuissards, chaussures de cyclisme, brassard de sport contenant un smartphone, écouteurs, montre de sport connectée. Il attend, écouteurs dans les oreilles, le moment où on le laissera repartir, en battant du pied la mesure d'un morceau de musique qu'il est le seul à entendre. Il patiente déjà depuis plus de trente minutes et commence à s'impatienter. Pour tuer le temps, il n'a

pas trouvé mieux que d'écouter son groupe de rock préféré.

Le commandant, fidèle à lui-même, se positionne devant lui sans se présenter.

— C'est bien vous qui avez appelé police secours, n'est-ce pas ?

Pierre-Yves enlève ses écouteurs.

— Oui, en effet, j'ai déjà donné mon identité à vos collègues. Je pense que maintenant je ne suis plus d'une grande utilité, est-ce que je peux part...

— Redites-moi ce que vous avez vu, simplement.

Pierre-Yves Francignon, esquisse une moue de lassitude, soupire en inclinant légèrement la tête.

— Je terminais ma boucle habituelle, Frontignan, Balaruc, Mèze, Marseillan, Sète le mont Saint-Clair. Je redescendais par le chemin de Saint-Clair et je me dirigeais vers le port. Au rond-point de la Grande Rue Haute et de la Rampe des Arabes, j'ai vu que cette voiture avait embouti le muret de protection. Mais, de loin, je n'ai vu personne au volant. Je me suis dit que le conducteur était parti chercher de l'aide, je n'ai donc pas ralenti à ce moment-là. C'est en passant juste à côté que j'ai vu une femme allongée sur les sièges avant, dans une position que ne me paraissait pas normale. Là, j'ai pensé qu'elle avait fait un malaise, j'ai freiné et j'ai voulu lui porter secours.

— Ceci est tout à votre honneur, continuez.

— Je me suis donc arrêté quelques mètres plus bas puis j'ai remonté la rue. Près de la voiture, j'ai constaté son immobilité et ses blessures à la tête. En y regardant de plus près, j'ai vu les trous, signes qu'on avait tiré sur cette personne. Sans être un spécialiste,

j'ai bien vu que cette femme était morte. Donc, je vous ai appelé.

Bourguignon écoute Francignon sans sembler très attentif à ce qu'il dit.

—... Je sais tout ça. Avez-vous été témoin de la scène ?

— Non.

— Avez-vous entendu les coups de feu ?

— Non. Vous savez, en descente, à 50-60 km/h, ça siffle dans les oreilles, on n'entend pas grand-chose, rien de tel, en l'occurrence.

— Avez-vous vu des gens, des piétons ?

— Non.

— D'autres cyclistes ?

— Non. Je roule seul, la plupart du temps.

— D'autres véhicules ? Des voitures ? Des camions ? Des bus ?

— Non. C'était très calme au moment où je suis passé, désolé.

— Des motos, des scooters, des trottinettes... ?

— Ah oui ! J'ai vu une moto, mais pas ici.

— Où ?

— Juste au croisement de la Grande rue Haute et du chemin de Saint-Clair.

Il désigne l'endroit d'un geste de la main, puis reprend :

— J'étais un peu plus haut, bien à trente ou quarante mètres de l'intersection. Je n'y étais pas encore arrivé. Elle allait sur la gauche, vers la ville.

— Petite, moyenne, grosse cylindrée ? Quelle marque ?

— Plutôt une grosse cylindrée. Je n'ai pas vu la marque.

- Sa vitesse ?
- Correcte, elle ne roulait pas vite.
- Couleur ?
- Grise
- Gris clair ? Gris foncé ?
- Bicolore, anthracite et argent.
- Vraiment pas de marque ?
- Non, je ne peux pas vous le dire, j'étais plus concentré sur l'état de la route, vous savez à vélo, à soixante à l'heure, il faut faire attention. Une chute est vite arrivée. Et puis, je ne suis pas un spécialiste de mot...
- Combien de personnes dessus ?
- Deux, je crois.
- Vous croyez ou vous en êtes sûr ?
- Deux, en combinaisons et blousons noirs et portant casque intégraux, noirs également.
- Petite ou grande stature ?
- Taille standard, ni fluette, ni immense. Assis, de loin, c'est difficile à dire, l'image a été fugace.
- Plutôt homme ? Femme ? Des cheveux qui dépassaient des casques ?
- Je ne peux pas répondre précisément à cette question. Je ne voudrais pas vous mettre sur une fausse piste. Disons que je n'ai pas pu identifier formellement une présence féminine sur cette moto.
- Rien d'autre ? Des bruits, des odeurs ?
- Non, c'est tout...
- Bourguignon, le regard toujours vissé sur le sol, marque une pause.
- ... Alors, dernière chose.
- Oui ?

— Vous êtes-vous approché de cette femme ou de sa voiture ? Les avez-vous touchées ? C’est pour les empreintes.

— Non, pas du tout. J’ai fait le tour de la voiture et c’est tout. Le moteur tournait encore, ce doit être un modèle à boîte automatique. Ce n’est pas moi non plus qui ai coupé le contact, c’est un policier.

— Bien ! Allez-voir mon collègue là-bas, celui en chemise claire à carreaux, le brigadier Lambert. Il va vous fixer un rendez-vous pour votre déposition. Et si quelque chose vous revient, surtout sur cette moto, je suis preneur, appelez-moi. Tenez ! dit Christophe Bourguignon en lui tendant sa carte. Après avoir pris votre rendez-vous, vous pourrez disposer.

Il hèle Lambert et lui fait signe de s’occuper du témoin.

Machinalement, le commandant sort de sa poche sa petite boîte jaune et prend de nouveau un cachou, l’air pensif. Il jette un regard circulaire. Sur sa gauche : le cimetière de la Mer, « Les témoins ne seront pas causants ! » se dit-il ; sur sa droite : les remparts aveugles du fort Saint-Pierre⁵ ; devant et derrière lui : les routes. Pas de commerce ni d’habitation proches, vraiment peu d’activité...

Il retourne vers l’équipe de la PTS.

— Alors, on en est où ?

Une jeune femme en combinaison blanche lui apprend que deux douilles de calibre 7.65 ont été retrouvées sur la chaussée, au niveau du panneau “cédez-

5 Le fort Saint-Pierre, construit par Antoine Niquet, disciple de Vauban, a été réaménagé en salle de spectacle à ciel ouvert donnant sur la mer : “le théâtre de la Mer”, en 1959.

le-passage". Elles correspondent aux balles extraites de la portière et du siège du cabriolet mais ne comportent aucune empreinte digitale. Hélas, pas de marque de gomme de pneu à l'endroit présumé de l'assassinat, pas de dépôt de terre, pas de trace d'empreinte de pas, avec le temps sec.

Louise Pelletier l'informe qu'elle a terminé son travail sur place et qu'elle ne pourra lui donner de plus amples informations qu'après l'autopsie. Les relevés sur la scène du crime étant terminés, Bourguignon appelle le CHU de l'hôpital Lapeyronie de Montpellier pour le transport du corps à la morgue en vue de son examen post-mortem, puis le garage de permanence pour l'enlèvement de la voiture.

Il va maintenant lui falloir annoncer le décès de Séverine Marsat à ses proches qui habitent à deux cents mètres de là. Ce genre d'exercice ne lui plaît pas, d'ailleurs il ne plaît à personne. Malgré son expérience et la carapace extérieure qu'il s'est forgée, derrière lesquelles il se protège, il reste avant tout un être humain qui peut aussi être dévasté par ce genre de nouvelles.

5 / Chez Séverine Marsat

Après avoir demandé au Brigadier Benjamin Lambert de commencer l'enquête de voisinage, laquelle risque fort à son avis d'être une opération bien blanche, Bourguignon se rend à pied au domicile de la victime, accompagné du capitaine Jérémy Turcain.

— Alors, on en est où ? s'interroge le commandant, à voix haute, sans regarder son subalterne.

Celui-sourit à ce tic verbal de son boss qui a la désagréable habitude de commencer souvent ses phrases par "Alors". Bourguignon poursuit son monologue, les yeux rivés au sol, comme si celui-ci pouvait lui apporter des réponses :

— Une femme se fait buter dans sa voiture par deux balles en pleine tête. Calibre 7.65. Alors ? Trouver la provenance de l'arme, demander aux indics, voir les clubs de tir de la région. Cette femme n'est pas n'importe qui, c'est la députée de la circonscription. Le

tireur ne l'a pas manquée et a figolé le travail. Alors ? implacable détermination, c'est un assassinat, pas un meurtre. Le tueur a été précis sur les deux coups donnés. Ce n'est certainement pas un débutant. Lieu relativement isolé et pas de trace du tueur ? Il n'est pas venu à pied, sinon Francignon l'aurait vu. Donc... préméditation manifeste pour être efficace et très discret. Alors, si préméditation, le tueur savait où et quand trouver sa victime. Il avait des renseignements précis sur son emploi du temps. Qui lui a fourni les infos ? Se procurer son agenda. Son assassinat ressemble à un règlement de compte. On se croirait à une fusillade à Marseille, mais là-bas, c'est entre bandits que cela se passe. Et le mobile ?

Ils sont à mi-chemin. Bourguignon arrête son monologue.

— Turcain, qu'est-ce qu'on sait sur elle ? Sur sa famille. Vous avez son curriculum ?

— Séverine Marie Marsat née Raffali, 45 ans. Mariée à Sébastien Joël Marsat de dix ans son aîné, ingénieur chimiste à Montpellier dans l'agroalimentaire. Deux enfants étudiants, un garçon et une fille. C'est son second mandat à l'assemblée nationale, dans la majorité présidentielle, comme précédemment.

— Il y a eu un changement de majorité, aux dernières nouvelles ! conteste Bourguignon.

— Oui, boss ! mais elle a adhéré au parti du nouveau président, juste après les élections présidentielles !

— Vous pouvez dire qu'elle a tourné sa veste ! Turcain, c'est plus clair ainsi !

— On dit qu'elle est assez versatile politiquement, "opportuniste" pour les uns, "girouette" pour les autres.

— Sur quoi travaille-t-elle à l'assemblée ?

— Actuellement, sur le plan ambition bio, accessoirement sur les énergies renouvelables, bref ce qui touche à l'environnement.

Ils reprennent leur marche.

— Bon ! On arrive. Alors, faites votre tête de circonstance, Turcain.

Bourguignon appuie sur le bouton de la sonnette. Ils patientent deux minutes avant d'avoir une réponse.

Après une succincte présentation à travers l'interphone, les deux policiers sont invités à entrer dans la propriété des Marsat. Le portail à deux vantaux s'ouvre devant une allée pavée de marbre, serpentant entre des pins parasols centenaires. Ce cheminement les conduit à une grande villa cossue. Sébastien Marsat, le mari, les accueille. Il les guide sous le patio meublé de fauteuils et de canapés en tressage synthétique sur lesquels sont posés d'accueillants coussins capitonnés. C'est un grand homme brun au visage anguleux, au regard noir et perçant. Il porte chemise, pantalon et chaussures blancs. Il les invite cordialement à s'asseoir.

— Je vous écoute, messieurs, dit-il d'un ton reflétant son inquiétude.

Le commandant prend la parole.

— Nous sommes venus vous annoncer que votre femme a eu un "accident", en quelque sorte.

— Grave ?

— Très grave. Il y a deux heures, environ.

Le visage de Marsat se ferme et semble s'assombrir.

— Vous voulez dire...

— Elle n'a pas survécu à ses blessures. Veuillez me pardonner la brutalité de cette nouvelle.

Sébastien Marsat pose alors son visage entre ses mains, les doigts sur les yeux, comme pour se cacher de l'insupportable réalité. Il inspire profondément plusieurs fois avant de pouvoir reprendre la parole.

— Qu'est-il arrivé ? Comment cela s'est-il passé ? arrive-t-il à articuler péniblement.

— Au bout de la rue, dans sa voiture.

— En ville ? On lui a foncé dessus ? Un poids lourd ? Ce n'est pas possible, elle est toujours prudente, quand elle conduit, elle connaît bien le quartier...

— Non. Ce n'est pas un accident de voiture. Elle a été tuée... par deux balles dans la tête.

— Vous voulez dire a-ssa-ssi-née ? balbutie-t-il, en proie à une terrible émotion.

— C'est exactement cela, monsieur Marsat.

— On lui a volé son sac, ses affaires ? C'est ça ?

— Non, monsieur. Nous avons trouvé son sac à main dans sa voiture, avec ses papiers, son portefeuille, 300 € d'espèces, sa carte bancaire, etc. Elle portait aussi ses bijoux : son collier, ses boucles d'oreilles, ses bracelets. Ce n'est pas un crime crapuleux...

À ces mots, Sébastien Marsat semble faire un malaise. Il inspire plusieurs fois, profondément, en se tenant la nuque.

— Voulez-vous que l'on aille vous chercher un verre d'eau ? demande Bourguignon en intimant de la tête à son subalterne d'exécuter sa demande.

— Oui, merci.

Le silence s'installe le temps que Turcain apporte le verre d'eau à Marsat et qu'il se ressaisisse un peu.

— Qui a fait ça ? Qui ? demande Marsat.

— Il est trop tôt pour vous apporter cette réponse. Je conçois bien que cette nouvelle soit autant inconcevable qu'insupportable et que vous pourriez souhaiter être au calme, mais j'aurais quelques questions à vous poser, préliminairement à l'enquête que je dois mener. Si vous le souhaitez, nous pouvons repasser plus tard. Mais l'acte est d'une extrême gravité et dans l'état actuel des choses, nous ne savons pas si votre femme était la seule personne de votre famille concernée.

— Vous pensez que mes enfants et moi-même pourrions être en danger ?

— Aucune hypothèse n'est à négliger. Actuellement, la seule chose dont nous soyons sûrs, c'est que l'homicide de votre femme n'a pas été improvisé et que ses modalités relèvent de pratiques employées par des coteries secrètes.

— La Mafia ? Mais... c'est du pur délire !

— Je n'ai pas dit cela. C'est juste la méthode appliquée qui peut... pourrait s'y apparenter.

— Et pour mes enfants ? Comment vais-je leur annoncer cela ? Ma fille Justine est en Corse avec sa tante, la sœur de ma femme, mon fils Guillaume à Hossegor avec des amis.

— Il va falloir que vous les contactiez.

— Oui, je vois. Je vais leur demander d'ajourner leurs vacances.

— Je vais mettre en place une protection pour vous et votre famille, le temps nécessaire. Êtes-vous prêt pour quelques questions ?

— Allons-y.

— Ma première question va vous être désagréable.

— Vous allez me demander où j'étais au moment du meurtre... et si quelqu'un peut confirmer mon alibi ? Voilà : je commençais à faire mes bagages pour partir en vacances. Ma femme venait de terminer la sienne quand elle est partie pour son rendez-vous. Vous pouvez vérifier dans la chambre. Je sais, pas très solide comme alibi, mais votre collègue peut monter à l'étage, cela ne me gêne pas. Je vous en prie... monsieur Turcain, c'est cela ?

— Allez-y, Turcain.

Le capitaine se rend à l'étage, Bourguignon reprend :

— Pour l'instant, vous n'êtes pas du tout suspecté. Avez-vous constaté quelque chose d'anormal dans votre maison, aux alentours ?

— Non.

— Rien vu ni entendu d'inhabituel ?

— Non, tout est calme dans le quartier.

— Votre villa est-elle équipée de vidéosurveillance ?

— Nous avons seulement une alarme d'intérieur.

— Votre femme avait-elle un comportement différent ces derniers jours ?

— Pas du tout, elle était heureuse de la fin de la session parlementaire et se réjouissait de retrouver sa sœur et notre fille, en Corse.

— Votre femme s'est-elle sentie menacée ou a-t-elle reçu des menaces, des lettres anonymes, ces derniers temps ?

— C'est un peu la même question, non ? Pour vous répondre, c'est non !

— Et vous-même ?

— Moi non plus.

— Vous parlait-elle de son activité de députée ?

— Oui, bien sûr, un peu. Elle était passionnée par ce qu'elle faisait, par le devenir de la planète, par l'évolution de l'agriculture et de la viticulture. Elle m'informait des grandes lignes de ses actions.

— Peut-on dire qu'elle avait des ennemis ?

— Vous savez, à partir du moment où l'on entre en politique, quoi que l'on fasse, rien, peu ou beaucoup, il y a toujours des détracteurs plus ou moins violents, plus ou moins actifs, plus ou moins verbaux ou procéduriers. Quand on ne partage pas exactement les mêmes idées, 95 % des autres seront contre votre avis, même les plus proches. Ils vous l'exprimeront avec plus ou moins de virulence, selon le degré de sympathie qu'ils vous portent... Vous connaissez les courbes de Gauss ? Les positions consensuelles sont rares. Pour répondre à votre question sur des ennemis directs, elle ne m'en avait pas cités. Elle avait des adversaires, des détracteurs, certes, nombreux... Mais de là à aller jusqu'à cette extrémité, je ne vois pas.

— Où se rendait-elle ce matin ?

— Elle avait un rendez-vous lié à son activité de députée, à sa permanence, en ville, avec des viticul-

teurs. Nous devons rejoindre sa sœur et notre fille, en Corse, demain matin. C'est pour cela que j'étais en train de faire ma valise, quand vous êtes arrivés.

— Vous me l'avez déjà dit. Pourriez-vous me fournir son agenda ?

— Elle utilisait un agenda numérique, sur son ordinateur et sur son téléphone portable. Suivez-moi jusqu'à son bureau.

L'intérieur de la villa est lumineux et décoré de quelques tableaux et d'une grande sculpture anthropomorphe en métal ayant l'aspect de l'inox. Le panorama plongeant sur la piscine et sur la mer est magnifique à travers les grands pins. Le bureau de Séverine Marsat se situe derrière une cloison, dans le prolongement du salon. Il bénéficie de la même vue à travers la baie coulissante donnant sur la terrasse. Une table en verre, un fauteuil de travail confortable en cuir bleu, une armoire de rangement, un ordinateur, un tableau blanc sur lequel sont collés des post-it composent l'espace de travail de la députée. Les dossiers sont bien rangés. Deux tableaux modernes et originaux décorent également les murs pleins de la pièce.

— Connaissez-vous son mot de passe ?

— Oui. Les prénoms des enfants unis avec l'esperluette, l'arobase à la place du "a", le six à la place des "e". C'est moi qui le lui avais conseillé.

— Celui de son téléphone portable ?

— Ma date de naissance avec l'année en quatre chiffres. Je vous écris tout cela. Ce sera plus simple.

Pendant que Marsat note les codes, Bourguignon lui demande où elle reçoit le courrier lié à son activité publique.

— C'est à sa permanence, en ville, je vous note également l'adresse. Voyez avec son attachée parlementaire, Pauline Lemarchand.

— Travaillait-elle beaucoup ici, dans votre villa ?

— Il lui arrivait de plancher sur quelques dossiers en cours, mais la majorité de son temps de travail se passait soit à l'Assemblée, soit à sa permanence, en ville.

Sébastien Marsat lui tend la fiche sur laquelle il a noté les mots de passe.

— Merci. Nous devons emporter cet ordinateur.

— Je comprends.

— Aurait-elle été l'objet de pressions ?

— Pas que je sache.

— Pardon de vous poser cette question, mais elle est nécessaire, dit Bourguignon en mesurant son hésitation. Comment était votre vie de couple ?

— Comme celle de tous les couples où l'amour, la complicité, l'écoute de l'autre, le respect, la sincérité, la confiance sont le ciment.

Bourguignon estime que l'interrogatoire est suffisant et qu'il est temps de laisser Sébastien Marsat prendre la mesure de la terrible nouvelle qui lui a été annoncée et de ses conséquences.

— Êtes-vous seul, dans cette maison en ce moment ?

— Maintenant, hélas oui, avec ce qu'il vient de se passer.

— Une personne proche pourrait-elle venir vous tenir compagnie ? Ce serait toujours mieux que la présence d'un policier.

— Je n'ai besoin de personne.

— Après la nouvelle que nous venons de vous annoncer, nous ne pouvons pas vous laisser seul. C'est comme ça. C'est la procédure, pour prévenir tout acte désespéré que vous auriez envie de commettre.

— Ce n'est pas mon cas.

— C'est toujours ce que les gens disent dans ce cas-là. Alors, un voisin, un ami, de la famille ?

— J'ai une sœur, Francine, qui habite Frontignan.

— Appelez-la.

Par discrétion, les deux policiers sortent de la pièce et se rendent sur la terrasse végétalisée. Au loin, on aperçoit la mer à travers de larges arceaux en pierre taillée.

— Quelle belle vue, s'extasie le capitaine Turcain. Cette villa doit coûter un bras !

Pour toute réponse, Bourguignon sort sa petite boîte jaune de sa poche et en extrait un cachou.

Quelques minutes plus tard, Sébastien Marsat annonce aux policiers que sa sœur est déjà en route.

Une fois la sœur de Marsat arrivée, Bourguignon prend congé de son interlocuteur tout en lui laissant sa carte de police, au cas où quelque chose qui puisse faire avancer l'enquête lui reviendrait. Il lui indique également qu'il repassera chez lui, pour le tenir au courant de l'enquête et peut-être pour approfondir certains points, si nécessaire.

6 / Début d'enquête.

À l'extérieur, le commandant Bourguignon et le capitaine Turcain font une rapide inspection des abords de la villa des Marsat, en quête d'un indice quelconque, sans grande conviction. Mais Bourguignon sait que, quelquefois, certaines affaires peuvent être résolues grâce à des indices abandonnés, à leur insu par les auteurs de crimes, certains laissent même leur carte d'identité ! Ils suivent le mur d'enceinte de la vaste propriété, scrutent le trottoir. Ils ne remarquent rien de particulier, ni dans l'impasse des Tamaris, ni dans la rue Jean Vilar. Cette rue est à sens unique, il est fort probable, d'après le scénario qu'imagine le commandant, que la moto suspecte ait emprunté cette voie. Sur le chemin du retour, Bourguignon s'adresse à son adjoint. C'est une de ses habitudes, que de prendre des avis. Cela lui permet d'évaluer la "température" d'une

enquête et quelquefois de la réorienter dans la bonne direction :

— Alors capitaine, que pensez-vous de cette rencontre ?

— Hélas, l’entrevue en elle-même ne nous permet pas d’avancer dans notre enquête, boss. Il est visiblement touché par le décès de sa femme. Mais à part cela, rien de plus que nous ne sachions déjà, hormis leur prochain voyage en Corse, répond Turcain.

— Indéniablement. Il avait l’air sincère. Sa surprise et son abattement ne semblaient pas feints, dit Bourguignon.

— Sinon, vous avez remarqué la voiture stationnée dans l’abri ? Une Bentley continental cabriolet. Pas mal n’est-ce pas ? Elle vaut le prix d’un petit trois pièces à Montpellier.

— Vous avez l’air de vous y connaître en bagnoles ?

— Talent caché, boss !

— Ça vous plairait d’en posséder une comme ça ?

— Un peu trop pépère pour moi. Je serais plutôt Porsche ou Ferrari, mais pour rouler à quatre-vingts et au maximum à cent trente, très peu pour moi ! De toutes façons, il faudrait déjà que je puisse m’en payer l’assurance ! Par contre, une fois par an je m’offre un tour de circuit. Là, on a des sensations ! Des vraies ! Sinon, en réfléchissant à votre question, on dirait qu’il ne s’intéressait que de loin aux activités de sa femme. Je ne le vois pas aller la tuer au carrefour le plus proche, puis rentrer pépère chez lui, il est un peu trop intello, à mon avis. Il semble bien trop touché par sa

mort. Ou alors, il feint très bien, mais ce n'est pas un acteur professionnel, dit Turcain.

— On a tous des talents cachés ! N'est-ce pas Turcain ?

— Oui, boss, mais c'est bien maigre tout ce que l'on a.

— Alors, il va falloir engranger des infos sur sa femme, tout ce que l'on peut savoir sur elle, sur sa famille, sur son entourage amical et professionnel. Les dossiers sur lesquels elle travaillait. Du côté de son mari et de ses enfants également... et il va falloir marcher sur des œufs, c'est une élue de la République. On va nous réclamer des résultats rapidement. Je crains que l'on nous demande de résoudre cette affaire avant d'avoir commencé à travailler dessus.

Christophe Bourguignon met la main dans sa poche et en ressort sa petite boîte jaune qu'il secoue. Il reprend :

— Ha ! zut... ma boîte de cachous est vide. Bon, pour commencer, vous filez à sa permanence, vous interrogez Pauline Lemarchand, vous glangez tout ce que vous pouvez. Je rentre au bureau avec ça, annonce-t-il en désignant l'ordinateur. Notre techno-collègue va peut-être trouver quelque chose. Déjà, nous n'avons pas besoin de craquer son mot passe, cela nous permettra de gagner un peu de temps.

Son téléphone portable se met à sonner, sur un air connu. Le visage de Lambert apparaît sur l'écran.

— Bourguignon, j'écoute ! Alors, brigadier, déjà finie, la visite du voisinage ?

— Oui boss ! Pas de passants, pas de visiteuses de cimetière, rien n'a été entendu au musée de la Mer à deux pas. J'ai tiré les sonnettes rue Jean Vilar : que des

abonnés absents. J'ai même fait un saut au théâtre de la Mer, en face : le grand calme. Ils sont en préparation de spectacle et la scène est bien isolée de la rumeur de la rue

— Donc, pas d'autres témoins que Francignon. Et ce n'en est même pas un ! Il n'a pas vu le crime se dérouler sous ses yeux. Passez au CSU⁶ et demandez s'il y a des caméras de surveillance aux alentours. Seul indice que l'on a : cette moto avec deux personnes dessus, probablement des hommes. D'après l'estimation du médecin légiste, l'assassinat venait d'être commis quand Francignon est arrivé sur les lieux. Cela nous donne précisément l'heure du crime. Si quelqu'un était venu à pied ou à vélo pour tuer la députée, le tueur aurait été vu... Alors, il ne se déplaçait pas à pied... Je sais, un peu juste comme raisonnement, mais ça tient dans le timing. Ça vaut ce que ça vaut. L'option "mortards-assassins" me plaît bien... Et c'est la seule que nous ayons. C'est comme ça, on ne peut rien laisser passer. Fin de conversation.

— O.K. boss ! Je fais un saut au CSU, dit le brigadier Lambert.

Au commissariat, quatre heures après.

La salle de débriefing est assez impersonnelle : la peinture sans couleur se défraîchit et se décolle dans les angles de la pièce. Une douzaine de tables et de chaises sont disposées en rectangle, un tableau de papier est adossé au mur, les quelques feutres disponibles sont usagés. Les stores à enrouleurs des fenêtres sont fatigués. Dans l'arrière salle, une mini cuisine est équi-

6 CSU : Centre de Supervision Urbain.

pée d'une machine à café, d'une plaque électrique et d'un four à micro-ondes.

Le brigadier Lambert donne les résultats de ses investigations

— Pas de vidéosurveillance directe vers le cimetière. On ne surveille pas les morts ! Par contre la caméra de la rue Mario Roustan montre le passage de plusieurs deux roues quelques minutes avant l'assassinat. Scooters en nombre, quelques motos dont une seule avec deux personnes. Pas possible de voir la plaque d'immatriculation : elle est masquée par la main du passager, à ce moment-là. Un des agents du CSU, passionné de moto a pu identifier le modèle : probablement une BMW S1000RR, un gros cube. On retrouve cette moto sur l'enregistrement de la caméra donnant sur la promenade Leclerc, la route de la corniche, si vous préférez, quelques minutes après, avec une immatriculation lisible, cette fois-ci.

— Vous l'avez passée au fichier ?

— Oui. Le problème, boss, c'est qu'elle fait l'objet d'une déclaration de vol, commis il y a trois jours, à Montpellier.

— À qui appartient-elle ?

— Son propriétaire est Philippe Boudard.

— Bonne nouvelle !

— Oui et non. C'est un collègue à nous, qui bosse à la BAC⁷. Il était à son travail ce matin. Je l'ai appelé. Il était en interpellation sur Nîmes, au moment de l'assassinat de madame Marsat.

— Moto volée ! Idéal pour perpétrer un crime. Avez-vous pu suivre sa trace, après ?

7 Brigade anti criminalité.

— Oui, dernière apparition avenue Gilbert Martelli, en sortant de Sète.

— C'est totalement à l'opposé ! Ils nous baladent avec leur moto !

— Un peu, boss !

— Alors, on est mal, on est mal. Pour l'instant, on peut commencer à supposer que les tueurs ont opéré à moto, le fait que ce soit une moto volée fait pencher en faveur de cette option. Mais ce ne sont que des présomptions. Rien ne nous prouve que ces deux motards en BMW soient les tueurs. Reste la piste de l'arme, mais je n'y crois pas trop. Alors, il va falloir regarder de l'autre côté de la lorgnette, changer d'optique : il faut s'orienter du côté de la dame. Raisonner en plusieurs dimensions... Le mobile bon sang, le mobile. Une histoire de gros sous ? Un mari jaloux qui commandite l'assassinat de sa femme ? Un assassinat politique... On n'est pas en Russie... Ici, c'est encore par la justice, par voie de presse ou de réseaux sociaux que l'on "assassine" des politiciens, quand on y arrive... Et vous Turcain ? Quoi de neuf ?

— J'ai vu l'attachée de la parlementaire et les viculteurs qui commençaient à s'impatienter. Ça se comprend. Je leur ai simplement dit qu'un malheureux contretemps avait empêché madame Marsat d'honorer son rendez-vous, sans donner plus de précisions. Ils sont partis un peu mécontents.

— Vous avez bien fait.

— J'ai demandé à Pauline Lemarchand de fermer la porte à clé et de s'asseoir. Elle s'est effondrée à l'annonce de la nouvelle de la mort de sa patronne. Quand elle s'est remise de ses émotions, je lui ai demandé de garder le silence sur cette affaire, en prétext-

tant sa propre tranquillité et qu'un étalage médiatique pourrait nuire à la bonne conduite de l'enquête, ce qu'elle a admis sans sourciller. Elle m'a ensuite expliqué son travail. C'est elle qui enregistre le courrier reçu, entre autres missions. Outre la correspondance officielle, nombreuses sont les lettres de félicitations, de reproches, de mécontentement, de suggestions plus ou moins farfelues, de sollicitations pour des aides, de demandes aussi diverses que quelquefois saugrenues. Mais aucune lettre de menace directe ni de mort. Dans ses attributions figurent également la gestion de l'agenda, les courriers, les rapports, des réservations, des prises de rendez-vous. Elle fait aussi des recherches sur des textes de loi, elle se documente sur les sujets relatifs aux interventions de sa patronne, comme actuellement sur la viticulture, etc. Son agenda était synchronisé avec celui de son smartphone et celui de son ordinateur personnel. Ses relations avec ses autres collègues de groupes de travail étaient cordiales.

— Depuis combien de temps travaillait-elle avec Madame Marsat ?

— Depuis le début de la dernière mandature.

— Donc, pas de signe avant-coureur de cette exécution ?

— Non, boss. Aucun. Sa secrétaire n'avait pas remarqué de changement de comportement de sa patronne, aucun signe avant-coureur.

— Il va falloir fouiller plus profondément. Le passé, les comptes, tout le toutim. Et cet ordinateur ? Il a parlé, major ?

Le major Virginie Brûlebois, lorsqu'elle est au travail, rassemble toujours sa chevelure blonde en une longue queue de cheval. Un regard direct et franc et un

sourire éclatant éclairent son visage. C'est une personne avenante avec qui il est agréable de travailler. Adeptes des Converse, des jeans et des polos, elle apporte sa gaieté et sa fraîcheur à l'équipe du commandant. Elle est régulièrement sollicitée pour ses compétences en informatique. Il n'a pas échappé au commandant Bourguignon qu'elle avait commencé des études dans ce domaine. Il a lu cette information sur sa fiche de profil, quand elle est arrivée dans le service. Puis elle a cédé, bien volontairement, à la tradition familiale : elle est maintenant la digne représentante de la quatrième génération consécutive de policiers, préférant le terrain direct aux investigations scientifiques de bureau.

— J'ai récupéré ses mails, quelques milliers, ses courriers, son agenda avec tous ses rendez-vous. On pourra reconstituer aisément son emploi du temps. Jusqu'à quand faut-il remonter ?

— Trois mois. En premier lieu, il faut surtout s'intéresser à des contenus qui pourraient s'avérer menaçants. Également des courriels provenant de personnes avec qui elle n'avait pas l'habitude de correspondre.... Oui, c'est ça, dit Bourguignon pensivement : traquer l'inhabituel, l'extraordinaire, les lieux où elle se rendait qui sortaient de sa routine, des rencontres avec de nouvelles personnes hors de son entourage commun.... Voilà, détecter la faille, car il y en a bien une. On ne se fait pas assassiner pour rien. Et si on ne trouve rien sur les trois derniers mois, on élargit, on élargit à six, à neuf. Et on cherche aussi dans ses contacts téléphoniques, ses appels émis et reçus, persos et pros, ainsi que ceux de son attachée, de sa permanence, de son mari.

Il sort une boîte de cachous d'un tiroir de son bureau, en décolle la bande adhésive de protection.

— Tout l'équipe se met au boulot. Déjà, pour commencer, vous épilchez les mails. J'informe la procureure et je lui demande pour les fadettes. Si elle veut des résultats, il faut qu'elle nous donne les moyens. Et n'oublions pas cette piste de la moto. Si l'on admet que ce sont les tueurs, essayez de retrouver leur piste, après l'avenue Gilbert Martelli. Quand on prend cette direction, c'est pour aller vers Frontignan, Montpellier ou vers l'autoroute. Lambert, prenez contact avec le CSU de Montpellier et filez visionner les enregistrements de surveillance de voirie en entrée de ville. On a le modèle, l'immatriculation et on sait qu'ils sont deux, ce qui n'est pas commun. Le motard n'aime pas trop partager sa bécane, en général. Le repérage sur les vidéos en sera facilité. Vous visualisez sur une plage horaire à partir de vingt, vingt-cinq minutes après l'heure présumée de l'assassinat, le temps pour une moto de faire la route jusqu'à Montpellier.

— O.K. boss !

— Et aussi ceux de l'entrée de l'autoroute. S'ils se sont tirés par-là, ils ont peut-être payé par carte bancaire... Enfin, ne rêvons pas ! Mais ne négligeons rien. Brûlebois, vous vous mettez sur les mails et la liste des derniers appels de la dame. Sur son téléphone il y a tout cela, si ce n'est pas effacé. Extrayez la liste de ses contacts : noms prénoms et qualités. Une fois cela fait, agrégez tout cela avec son agenda, heure par heure, sur les trois derniers mois et préparez-moi un topo ou mieux encore : trouvez l'erreur.

— O.K. boss !

— Turcain, en premier, vous retournez voir l'attachée, elle vous connaît. Vous épilchez son téléphone portable, son emploi du temps perso et vous rapportez l'ordinateur de la permanence... avec le mot de passe. Ensuite, vous donnez la main à Brûlebois, façon de parler, bien sûr ! On fait le point dans vingt-quatre heures.

— O.K. boss !

7 / Stéphane Vaucouleurs

Juste après les deux tirs mortels sur Séverine Marsat, le pilote de la moto relève doucement la poignée d'embrayage et le funeste équipage repart discrètement. Pas de rugissement intempestif de moteur. La moto se maintient sagement derrière la camionnette blanche, la Renault Master que la députée avait laissé passer au rond-point. Le pilote conduit très calmement. Pas de dépassement dangereux ou illégal. Il s'astreint à un profond respect du code de la route. Après avoir traversé le centre de Sète, au giratoire de la Peyrade surplombant la voie ferrée, les deux véhicules prennent la direction de Montpellier, puis quittent la D612 pour se diriger vers le quartier de l'Entrée.

Rue Charcot, les deux véhicules s'immobilisent. Le passager de la moto ouvre rapidement les portes arrière de la camionnette et positionne adroitement une rampe inclinée en aluminium sur laquelle s'engage im-

médiatement la moto. Sitôt que celle-ci est dans le fourgon, la rampe est prestement rangée, les portes sont refermées et la camionnette repart en prenant le même chemin qu'à l'aller. Elle franchit de nouveau le pont sur le canal commercial, en direction de Sète. Au rond-point de La Peyrade, elle se dirige vers l'auto-route.

À l'intérieur, avant toute autre chose, les deux motards sanglent fermement la moto. Seulement après avoir accompli cette tâche, ils retirent leurs gants, leurs casques et leurs blousons. Ils échangent tous deux un regard complice et satisfait, sans sourire. Quelques longues minutes s'étirent. La camionnette fait plusieurs arrêts et redémarrages, liés à la circulation.

— On dirait qu'on arrive au péage, dit le pilote de la moto, en regardant sa montre.

Son complice acquiesce d'un hochement de tête, sans dire un mot. L'utilitaire reprend sa route pour quelques minutes qui leur semblent tout aussi longues. Ils restent tous les deux attentifs aux bruits extérieurs et aux vibrations qu'ils ressentent. Elles sont maintenant bien plus régulières, presque soporifiques, signe que la vitesse est stabilisée.

— On est sur l'autoroute. Dans dix minutes, on s'installe à l'avant.

Un regard d'approbation lancé par le tueur répond à l'affirmation du pilote de la moto. Les deux hommes s'accroupissent en se calant le dos contre la paroi métallique de la camionnette. Seul le sifflement de l'air sur les côtés du fourgon et le bruit de roulement des pneus sur la chaussée troublent le silence.

Vient alors le moment où ils sentent le véhicule ralentir puis s'immobiliser lentement. Un index toque une fois, puis deux plus rapidement, sur la cloison de séparation entre l'habitacle et la zone de chargement, signal convenu auparavant pour dire que la voie est libre et que les deux acolytes peuvent sortir sans se faire remarquer.

Ils rejoignent promptement l'avant de la camionnette, plus confortable et s'installent sur les sièges en prenant soin de boucler leur ceinture de sécurité. Un furtif regard entre le pilote et la conductrice, un infime balancement de tête en avant et la première vitesse est enclenchée. Leur attitude est grave, concentrée, silencieuse. Tous trois sont attentifs à la route, surveillant la circulation, veillant à être le plus inaperçu possible : une simple camionnette blanche, comme il en existe des milliers, perdue dans le flux automobile d'une autoroute, quoi de plus banal ?

Quelques kilomètres avant la bretelle vers Béziers, la conductrice remarque un gyrophare, loin derrière eux.

— Les flics, annonce-t-elle d'une voix monocorde.

— Tu es sûre ?

— Vérifie toi-même !

Le pilote s'assure du bien-fondé de l'annonce de sa complice en se penchant pour regarder dans le rétroviseur droit.

— Ils roulent vite. Ça ne peut pas être pour nous. Impossible. Il n'y a même pas une demi-heure que nous avons agi. Ils ne peuvent pas savoir, nous avons pris toutes les précautions. Maintiens ta vitesse et reste sur la file de droite, sans dépasser.

Deux longues minutes passent et, en effet, sirène hurlante, une voiture des douanes les dépasse.

— Ouf ! Ils ont autre chose à faire ! dit la conductrice, d'un ton soulagé.

— Tu es trop sensible, trop émotive. Il va falloir t'endurcir. Qu'est-ce que tu devais faire si on avait été arrêtés ? demande le pilote.

— Déjà, ils nous auraient conduits jusqu'à la prochaine aire de repos. Je serais restée calme et polie, j'aurais présenté les papiers du véhicule et le permis de conduire.

— Mais encore, pour le chargement ? S'ils t'avaient fait ouvrir le fourgon ?

— Déjà, pour descendre de mon siège, j'aurais ouvert la porte le plus possible et je leur aurais laissé mater mes jambes, pour les déstabiliser, c'est bien pour ça que tu m'as fait mettre en jupe, non ? Puis je leur aurais expliqué que nous participons à un rassemblement avec des copains motards qui nous attendent à Perpignan.

— Bon. Tu as bien retenu la leçon. Et que dois-tu faire à Béziers, quand nous arriverons au centre commercial ?

— Acheter un gros bouquet de fleurs que je paye en espèces...

— Très bien.

— Et quand nous serons partis pour la seconde mission ?

— Je reste dans la camionnette et j'attends le texto. Sitôt que je le reçois, je sors la rampe.

— Parfait. Tu vois, comme tout est prévu, tout va bien se passer.

— Je n'en doute aucunement. C'est toi qui imagines que je suis trop émotive. Pourtant, tu devrais bien me connaître. Si ça se trouve, c'est toi le plus fragile de nous deux. Si tu flippes, ne me refile pas tes angoisses.

— Ouais ! Excuse-moi pour tout à l'heure, tu as sûres un max. Ma remarque était déplacée. Je suis peut-être un peu tendu, c'est que là, on n'est plus sur une console de jeux.

— D'accord comme ça, j'accepte tes excuses. Ça va bien aller.

Pour passer le péage de l'autoroute, les trois complices chaussent des lunettes noires et rabaissent les pare-soleils au maximum. Ils enfilent une casquette à longue visière à l'instar de celle des joueurs de baseball. Pour parachever son camouflage, la conductrice ajuste sa perruque blonde aux cheveux ondulés.

Le téléphone du pilote se met à vibrer dans sa poche, un texto s'affiche sur l'écran :

"La voie est libre, la femme est partie"

— C'est O.K. On peut y aller.

La sortie de l'autoroute se passe sans encombre, elle règle le montant du péage en espèces. Quelques kilomètres plus loin, ils s'arrêtent sur le parking d'un centre commercial.

À travers la baie vitrée de sa boutique, le fleuriste voit arriver une jeune femme blonde à la peau très claire, portant des lunettes de soleil à verres miroirs, coiffée d'une casquette. Elle est plutôt sexy : minijupe boutonnée en jean délavé aux bords effilochés, débardeur noir à doubles bretelles hyper décolleté, Converse bleues. Elle porte en bandoulière un minus-

cule sac à main en tissu bleu et roule outrageusement des hanches. Un look et une démarche d'adolescente provocante. Elle entre dans la boutique. C'est la seule cliente, il la détaille avec concupiscence.

En minaudant, elle lui désigne des roses rouges hautes sur tige, des lys, et lui demande de composer un bouquet.

— Pour une occasion particulière ?

— Mettez une carte de "Plaisir d'offrir", ce sera bien ainsi.

Pendant qu'elle achète le bouquet de fleurs, ses complices sortent la moto de la camionnette puis rangent le plan incliné. Ils patientent discrètement à côté de leur deux-roues.

Elle règle le bouquet en espèces et sort. Le regard un peu rêveur du fleuriste l'accompagne jusqu'au bout du parking où elle disparaît de sa vue, cachée par des voitures en stationnement.

À son retour, elle confie le bouquet au passager qui arrache la carte du magasin agrafée sur la cellophane transparente, mais en laissant celle qui porte la mention "Plaisir d'offrir". Les deux hommes ont déjà enfilé casques et gants.

La moto quitte le parking calmement, en roulant au pas.

En quelques minutes, ils atteignent le centre-ville. Le pilote stoppe la moto Allées Paul-Riquet, au niveau de la porte d'entrée d'un immeuble, située entre deux banques. Une fois le moteur coupé, tous deux descendent de la moto. Le passager, qui tient le bouquet de fleurs, porte un profond sac à dos duquel dépasse un cylindre de bois verni de la taille d'un gros manche à balai. Il sélectionne un nom sur la platine de

l'interphone et appuie sur la touche d'appel, puis il enlève ses gants et les confie au pilote. Il sort de sa poche de blouson un morceau de bois et une petite tablette numérique munie d'un stylet. Son complice se met en retrait. Après quelques bruits parasites, une voix d'homme lui répond.

— Oui ?

— Monsieur Stéphane Vaucouleurs ?

— En effet, c'est pour quoi ?

— Une livraison !

Le motard présente alors le bouquet de fleurs à la caméra de l'interphone. Vaucouleurs répond d'une voix un peu étonnée.

— Je n'attendais pas cette livraison.

— Moi, je ne fais que livrer, c'est à votre nom.

— Bon... Je vous ouvre. Premier étage porte droite.

La gâche électrique émet son grésillement caractéristique, libérant ainsi l'accès à l'immeuble.

Le livreur ouvre la porte en grand en la poussant de l'épaule et pénètre dans l'entrée en positionnant le petit tasseau de bois au pied du montant de l'encadrement. Un large couloir carrelé sur quelques mètres mène à un solide escalier en pierre taillée. À l'extérieur, le pilote de la moto attend trente secondes. La porte se bloque sur le morceau de bois, la serrure ne peut pas se verrouiller. Il pousse le battant de porte du coude sans poser sa main. Il récupère la cale et pénètre à son tour dans l'immeuble.

Le livreur gravit simplement les marches deux par deux. La porte de l'appartement de Stéphane Vaucouleurs est entrouverte. Il toque en l'ouvrant en grand. L'entrée est spacieuse, meublée d'un porte-man-

teau en fer forgé et d'une armoire ancienne servant de penderie.

— Monsieur Vaucouleurs ?

L'homme, en costume et cravate entre dans la pièce, le téléphone à l'oreille. Il termine une conversation. Le livreur lui tend le bouquet. Stéphane Vaucouleurs le prend dans sa main droite.

— Merci. C'est de la part de qui ?

— Je ne sais pas, je ne suis que le livreur. Il y a un papier, là, dit-il en désignant la carte "Plaisir d'offrir".

— Très bien, refermez derrière vous en sortant, s'il vous plaît, je m'occupe de ça.

Vaucouleurs se retourne.

— Attendez, il me faut une signature, dit le livreur en tendant la tablette et le stylet.

Au moment où Vaucouleurs s'empare du stylet, la tablette glisse maladroitement des mains du livreur et tombe. Vaucouleurs se penche machinalement pour la ramasser et quitte son interlocuteur des yeux.

Du même auteur

en 2009

(réédition en 2019)

L'HOMME DU CANAL

OU LE NETTOYAGE HONGROIS

roman policier.

en 2011

(réédition en 2019)

TREIZE LUNES DE SANG

thriller

en 2012

(réédition en 2019)

FRIC-FRAC À FRONTIGNAN

nouvelle policière.

en 2013

OMERTA⁶⁹

roman policier.

en 2015

MÉDIA MOTUS

roman policier.

en 2016

TRAUMA³

thriller.

en 2018

PURIFICATIO

roman policier.

en 2020

LA LISTE ORANGE

roman policier

Marco Libro

Auteur Indépendant

34110 FRONTIGNAN

courriel : marco.libro@marco-libro.fr

<http://www.marco-libro.fr>

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L.122-5 (2e et 3e alinéas), d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants causes est illicite" (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.

ISBN du livre original : 978-2-9538372-9-2

Dépôt légal : mai 2020

202005

Référence unique de ce PDF : LLOPDFDEMO2020001